

Betty Duby.

Le dispositif est en place. Des murs de toutes les couleurs viennent d'être montés. L'équilibre est parfait. Les policiers et les militants se font face.

Il a fallu faire appel à tous les volontaires pour cette manifestation.

Des corsaires, des prisonniers, des motards, des basketteurs... Ils ont tous répondu oui à l'appel ! Déterminés, ils n'ont peur de rien.

Un militant se détache du groupe et veut en découdre avec les policiers. Ses copains lui demandent de ne pas faire l'idiot.

Si ça tourne mal, il sera le coupable idéal !

Les policiers font un pas en avant. Ils sont entourés de leur véhicule afin de pouvoir se retrancher derrière.

Et là, tout dérape. Il s'en suit une bagarre de taille ! Les coups volent dans tous les sens. Des hommes tombent à terre. Un policier se prend les pieds dans une branche lancée par un militant et chute violemment contre le sol !

C'est une véritable cacophonie de bruits, de cris ! Qui va gagner cette bataille ?

Soudain, au milieu de cette pagaille, les pieds de maman apparaissent...

« Mais ça ne va pas Tom ! On ne s'entend plus parler ! »

— Mais maman, je voulais faire comme à la télé hier. Une bataille entre les militants et les policiers !

— C'est très réussi mon chéri. J'ai eu l'impression qu'ils étaient dans mon salon.

Tu n'oublieras pas de ranger tes légos et tes playmobils après.

Et dès que tu as fini, on se fait une balade à vélo ? Ça te dit ?

— Oh oui maman ! Chouette ! De toute façon, la bataille est terminée. Ils ont tous perdu...

5 mots

Notre père est mort, **hier**.

"On ne me **branche** à rien, on m'aide à partir doucement, sans douleur, au moment où je le déciderai".

Voilà ses paroles, ses volontés depuis que notre mère est partie de son propre chef, d'une maladie rare et incurable.

Militant de longue date, Au Droit à Mourir dans la Dignité, nous avons vécu ainsi sa fin de vie, autour de lui, du mieux qu'il nous a été possible.

L' entourant d'un **dispositif** de soins à domicile, doit-on se sentir **coupables** qu'il soit parti sans vraiment se rendre compte qu'il était dans sa maison, sans vraiment comprendre ce que nous faisons tous là, sans vraiment décider du moment .

Pas encore très simple la fin de vie en France !

KARINE

Quand j'ai lu ces mots proposés ce matin par Marie-Adrienne, mes pensées se sont inévitablement à nouveau tournées vers la famille Syrienne que nous accueillons dans notre petit village de montagne de 320 habitants depuis juillet 2018, plus de trois ans maintenant

J'ai parlé d'elle dans un défi précédent, le 7 je crois, je pense à elle parce qu'en ce moment je suis très sollicitée par eux, je m'occupe de tout le suivi médical, alors en ce moment, l'humidité, le froid, l'âge des 7 enfants, entre 18 mois et 14 ans, ce satané virus qui transforme nos vies depuis bientôt deux ans, les parents, pas en très bonne santé ...

Ce n'est pas seulement avoir sa carte dans un parti politique, dans un syndicat ou dans une association, être **militant** c'est aussi dans le sens le plus simple du terme, ou peut-être militant de l'humanisme.

Hier, nous étions nombreux dans ce collectif à œuvrer pour que la famille se sente bien chez nous, c'était joyeux, la solidarité prenait tout son sens. Dans notre commune du Vercors, haut lieu de résistance pendant la seconde guerre, nous connaissons toute la valeur de ce mot. La générosité se décline de mille façons. Les gens d'ici se sont retrouvés comme eux sans rien du tout, le village ayant été détruit, des habitants massacrés.

Pour la famille, s'ajoutent le déracinement, l'isolement total, la langue n'est pas la même, ils sont immergés, noyés dans un océan de non compréhension.

Le **dispositif** initié par l'État Français, accueillir dans un village, une famille de réfugiés, nous a immédiatement portés, enthousiasmés même. Mais sans voiture ici la vie est juste impossible. De quoi sont-ils **coupables**, l'échange de permis a été refusé, après avoir goûté à la liberté, l'autonomie pendant quelques mois, la voiture est maintenant au garage, un jour, le papa m'a dit, nous, le confinement, c'est tout le temps, c'est tous les jours, c'est notre vie.

Le gouvernement scie en fait la **branche** sur laquelle il est assis.

Cette expérience n'est certainement pas isolée, elle aurait pû être tout simplement magnifique mais elle a le goût amer du ratage et annihile tout envie.

Sous une branche de cerisier
En fleurs
Un militant du bonheur
Prêchait la bonne parole
Celle qui fait du bien
Et qui console

Avec un dispositif de joyeux bénévoles
Il apaisait les chagrins
Recueillait les larmes
Adoucissait les drames
Tel un magicien

Il n'était coupable que d'une seule chose
Défendre la plus noble des causes :
La Félicité !
Et hier,
J'ai eu l'immense honneur de le rencontrer...

PiCat

La guerre

Comme l'ennemi spoliait sans soins toutes les richesses, une offensive d'envergure fut décidée en plus haut lieu.

Des combattants furent d'abord recrutés sur la base du volontariat et intégrés à une unité. Chacun d'eux était à l'origine un **militant** de la cause naturelle.

Puis, comme cela ne suffisait pas, tous les adultes en âge de se battre furent réquisitionnés. Ils furent entraînés aux techniques de combat les plus modernes. On leur enseigna toutes les techniques d'infiltration et de camouflage. A l'issue, ils savaient comment rapidement changer d'apparence pour se fondre en territoire ennemi. Ils appartenaient tous maintenant, et pour la plupart malgré eux, à la **branche** armée du pouvoir en place.

Malgré tout cela le front reculait à cause d'une parade mise en place par l'ennemi.

Hier un conseil de sécurité fut réuni par le président qui s'était autoproclamé scientifique, chef d'état-major et justicier. Il était hors de lui.

Le soir même, face aux troupes, il commença son discours en rappelant l'objectif initial, éradiquer l'ennemi. Personne ne bronchait.

Il poursuivit en donnant de nouvelles consignes : Infiltrer massivement le territoire adverse et détruire le **dispositif** mis en place par l'ennemi.

Il termina son discours violent par une mesure exceptionnelle. Pour donner l'exemple, il constitua une cour martiale qui dut choisir un millier de soldats tirés au hasard. Chacun fut jugé et déclaré **coupable** de manque d'ardeur au combat et tout simplement éliminé par un peloton d'exécution lui-même tiré au hasard.

Son message était clair réussir ou mourir et l'échec n'était pas une option.

Les légionnaires OMICRON furent envoyés au combat pour reprendre l'avantage et pallier les manques des commandos DELTA affaiblis par la vaccination mise en place par l'ennemi : le genre humain.

Χαvier (Xavier)

Défi 17 5 Mots imposés

Hier nous prenions un café dans le bar du coin avec un collègue peu enjoué, réservé, la mine triste.

Nous parlions de l'actualité mais il restait distant, peu motivé, désintéressé.

Alors pour le faire réagir je lui demandais:

- Et toi, qu'est-ce qui te branche?
- Il resta quelques secondes silencieux, muet comme une carpe puis il se mit à parler sans discontinuer. Son flux de paroles, que je ne parvenais pas à interrompre, dura plus de dix minutes.
- Moi, tu vois ce qui me branche ce sont les « Droits Humains, les Droits de l'Enfant, la devise républicaine: Liberté, Egalité, Fraternité ». Je veux dire que ces Droits sont de plus en plus bafoués. Ça me rend malade. Il n'y a plus de projet social au service de l'humain si ce n'est un projet social qui agit souvent par la contrainte et le contrôle des corps et des esprits. Tu sais je ne parle pas que de la France car nous ne sommes pas les plus mal lotis mais regarde autour de nous : en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique combien de pays sont privés de leurs libertés fondamentales? La censure, les emprisonnements, les condamnations à mort, les enfants qui meurent de faim et de maladies, les inégalités sociales, la domination par l'argent, les riches qui continuent de s'enrichir tandis que les pauvres continuent de s'appauvrir. Ce que je te dis là, nous le savons tous mais que faisons-nous pour rendre la vie meilleure à tous ceux qui souffrent? Bien sûr il y a une foultitude d'associations, je milite et je passe le plus clair de mon temps libre à la réflexion et à l'élaboration d'un dispositif du « comment mieux vivre ensemble ». Mais on a beau combattre activement par des articles de presse, la diffusion de flyer, c'est un véritable travail de fourmis qui, souhaitons-le, donnera des résultats positifs dans plusieurs années voire des décennies. En attendant, rien ne bouge. C'est Noël, moment de magie pour tous ceux qui peuvent fêter en famille cette fin d'année. Mais je ne peux m'empêcher de penser à tous ceux qui ne pourront pas célébrer avec bonheur ces derniers jours de l'année. Ne crois pas que je veuille changer le monde: je connais les limites de notre militantisme et c'est pourquoi je suis si préoccupé ces temps-ci et j'en viens à haïr cette période. Ça t'étonne?

Je restai perplexe devant cette logorrhée. Finalement, je décidai de ne pas répondre à ses élucubrations et plutôt lui suggérer de profiter de Noël car rester totalement à l'écart ne lui redonnerait pas le moral. Sa santé mentale et physique en pâtiraient. La solitude, à l'écart de sa famille continuerait à lui faire vider le verre qu'il voyait déjà à moitié vide.

Pour changer de registre, je lui conseillais de boire une belle coupe de champagne avec les siens.

Il me répondit, qu'il n'en ferait rien parce que le lendemain il partait pour le Sénégal distribuer des crayons, des cahiers et des livres aux enfants orphelins de l'association : « Sauvons-les! »

Au final, il m'ouvrit l'esprit sur le sens de notre société de surconsommation, sur le sens qu'on donnait à ces fêtes. Pour autant, je n'envisageais pas d'annuler les festivités de fin d'année.

Cueillons des aujourd'hui les roses de la vie. Ronsard me revint à l'esprit.

Carpe diem! Je me devais donc de savourer pleinement ces jours festifs.

Marie Claude

Eric S

Défi 17 : mots imposés.

Tout est parti de cette pomme rouge, madame la Comtesse, et s'il n'était convenu que cet homme soit déjà ordonné coupable de faute grave par l'ensemble de vos employés de maison, qui, soit dit en passant, semblent plus préoccupés par la branche cassée que par ce pauvre vieillard, et pour cause... mais c'est une autre histoire je vous l'accorde..., bien que liée de manière étroite à votre affaire..., mais j'entends bien votre regard insistant et le rang que je tiens dans vos services m'a appris la retenue, je ne vous ferai donc pas l'affront d'insister madame... Ceci afin de ne pas abuser de votre patience, bien entendu... Patience qui je vous l'avoue vous identifie à merveille... Tout comme Intégrité..., qui rend vos jugements populaires car toujours justes..., bref, je serais prêt à vous raconter ce qu'il... Mais soit, puisque vous me le demandez j'en suis tout à fait honoré. Désirez-vous que je commence par cette pomme rouge, tout aussi coupable que ce vieillard d'être resté accroché à cette branche, ou par les liens troublants qui unissent ces messieurs avec notre affaire ? La pomme ? Entendu, et ce sera bref. La pomme, madame, n'est ni plus ni moins que l'objet du délit. Et non, comme ces parvenus voudraient vous le faire admettre... Pardon, je m'emporte, mais vous savez ce que ce vieillard représente pour moi... En effet, cet homme est mon père. Je vous vois bien avisée madame. Donc, ce vieillard, qui n'est autre que mon père, n'a simplement pas résisté à la tentation de cueillir cette superbe pomme rouge qui n'attendait, seule sur sa branche, qu'une belle âme pour l'aider à accomplir sa funeste destinée. Rien de plus naturel en somme. Et pour ce faire, un escabeau lui était donc indispensable... Oui, votre escabeau. Qu'il aurait remis à sa place si l'un de vos domestiques, le plus âgé, celui avec des petites lunettes carrées dissimulant avec peine de gros sourcils broussailleux, qui me fait penser à Téky, mon Bleu de Gascogne lorsqu'il voit un sanglier, ne l'avait pas forcé à s'accrocher désespérément à cette fichue branche, jusqu'à la casser, en lui retirant le seul moyen convenable de descendre d'un arbre sans se péter la gueule... Pardon madame la Comtesse, je sais, je m'emporte... Mais hier je me disais bien que laisser en évidence une si belle pomme ne pouvait être qu'intentionnel. Les rires et sourires autour de mon père accroupi de douleur avec la cheville cassée au pied de votre pommier en témoignaient madame. Nous ne demandons pas l'aumône madame. Mon père, ce vieillard comme vous dites, travaille dans la partie cachée de vos espaces verts, et ce depuis trente ans, sans remous, chaque nuit, toujours opérationnel, toujours vaillant, le cœur à l'ouvrage, et il est là, à remplacer le gravier avant qu'il ne devienne grisâtre, alléger les feuillages des arbustes pour les laisser s'exprimer, organiser l'espace en construisant de nouveaux murs végétaux, planter des arbres, en supprimer d'autres, traquer les nuisibles, vérifier les éclairages, les dispositifs de protections... un véritable militant du bien-être, mais transparent madame, car à nettoyer l'invisible on finit par le devenir... Et vous me parlez d'une branche cassée par ce vieillard madame... ? D'une pomme que sa gourmandise aura si mal convoitée qu'il se sera cassé une jambe et en perd son travail... ?

... Bien madame la Comtesse, je lui ferais passer votre message de réconfort, il en sera ravi, et nous vous remercions pour ces quelques pommes qui, au fond de son lit d'hôpital, lui feront certainement le plus grand bien... Bonsoir madame.

Mon cher Père Noël

Tu vas trouver étrange de recevoir une lettre de ma part. Peut-être même m'as-tu oublié. Je te pardonne, cela fait tellement longtemps que je t'ai écrit pour la dernière fois. Pour moi, c'est comme si c'était hier. La magie de cette période heureuse et festive est gravée dans ma mémoire à tout jamais. Les matins du 25 décembre, je découvrais des cadeaux accrochés à chaque branche du sapin décoré de dizaines de boules multicolores et de guirlandes argentées.

Mais comment croire encore à la magie de Noël ? En cette fin d'année 2021, je me sentrais coupable si je ne gardais au fond de moi que l'innocence de mon enfance des années soixante. Pourtant si j'en crois les Pub à la TV, des cadeaux incroyables sont toujours proposés aux enfants. Quels enfants, reçois tu des lettres de tous ? Je n'en suis pas sûr, je suis même certain du contraire. Autant l'avouer, il y a longtemps que je ne crois plus vraiment à ton existence ! Alors pourquoi cette lettre ? Le doute n'empêche pas l'espoir. C'est la seule chose que je désire, effacer ce doute et croire que tout peut changer, que les rêves de Noël puissent encore s'exercer. Écoute ma requête, inutile d'inonder le pied des sapins de tant de cadeaux inutiles pour certains enfants, ceux qui font une si longue liste de cadeaux qu'ils vont très vite oublier. Je ne te confonds pas avec Dieu mais rien ne t'empêche de passer aux alentours de Calais. Je n'ai pas la naïveté de croire que tu pourrais briser le dispositif inhumain mis en place pour chasser ces enfants à la recherche d'une terre promise. Fais l'effort de mettre un peu de joie et d'espoir dans leurs cœurs. Sois le militant qui portera la couleur de ton manteau comme étendard, celle de si beaux combats dans le passé.

Alors, voir le sourire de ces enfants arrachés à leur terre de souffrance me fera croire que l'utopie peut-être une réalité en devenir.

Michel C

Défi #17 – Paul Béland

Le véhicule sautille à cause de la vitesse et prend les virages assez serrés.

- Dans combien de temps y seront nous ?
- Dans moins de 10 minutes...; foutu trafic de merde: « Tassez-vous ! »
- *Tassez-vous, faites de la place ! Laissez passer, laissez passer !*

Dans la seconde qui suit, un autre virage drastique; la sirène ne semble pas faire son effet; il y a trop de monde; « *on est dans la dèche* ». Enfin on accélère, c'est plus tranquille ici, mais on monte drastiquement; le véhicule est à fond et pourtant c'est comme si on n'avance pas. « *Il faut faire vite* ».

- Il faut se dépêcher... combien de temps encore ?
- Je ne sais pas, je ne sais plus... au moins 10 minutes...c'est dure à savoir !
- Merde... as-tu aviser Lysa ?
- Lysa ? Non... pourquoi devrais-je l'aviser ?

L'imminence, ce sentiment d'urgence qui oppresse la poitrine; empêche de respirer.

- *Attend... non... zut, c'est perforé, attend encore une petite minute, quel âge tu disais ?*
- *45 ans.*
- Mais c'est quoi ce délire ?

De loin, on voit une foule rassemblée autour d'un édifice de verre; pancartes à la main criant de fureur : « À feu les cenols, à feu les cenols ».

- Les cenols... mais c'est quoi les cenols, tu le sais toi ?
- Pas la moindre, fait gaffe, ça peut être dangereux.

L'auto-patrouille arrive sur place gyrophare au max.

— Ici Sergent détective Lionel Chartier du 51, sommes-arrivés sur place; envoyer renfort, je répète envoyer renfort; foule estimée à 200 personnes.

- *Nous y sommes, tu es prête ?*
- Prêt pour quoi ?
- On y va ou bien on attend les renforts ?
- Oups... je crois que c'est eux qui viennent vers nous !

À l'approche d'une dizaine de gars aux visages écarlates, Lionel met la main sur son arme.

- *Attention 1-2-3 GO !*

Une série de coup de poings sont alors encaissés par son estomac et Lionel tombe face par terre; il observe difficilement son collègue qui ne bouge pas d'un poil.

- Appelle Lysa, tente-t-il à l'attention de son co-équipier mais il n'arrive plus à respirer.
- *On n'a pas le choix, il faut le retourner.*

Défi #17 – Paul Béland

Lionel étendu par terre regarde, pétrifié, son collègue. Ce dernier ne panique même pas et on dirait que tout le monde se déplace mais les voix s'approchent : « À feu les cenols, à feu les cenols ».

Les voix deviennent assourdissantes et plus elles se rapprochent moins clairs est le slogan « Au feu... Valentine, Au feu... Valentine ». Il sent des mains le toucher, mais il ne peut pas bouger. « Lysa... Lysa... » crie-t-il mais rien ne sort de sa bouche. « Aide-moi Alex... aide-moi... je t'en prie... »; son regard s'assombrie, il voit à peine les chaussures de son co-équipier. On infiltre une brindille dans son bras et on introduit un gros bouton argenter dans son oreille « AAAAhhhhh ça fait mal, lâchez-moi ». Sans vraiment s'en apercevoir on le retourne vivement sur le dos; Lionel distingue à peine le militant aux « cenols... Valentine ...», il ne sait plus vraiment ce qui se passe. On lui insère maintenant, sans avertissement, une branche dans la bouche qui aussitôt provoque un haut-le-cœur. « Alex... fais quelque chose, je t'en prie, appelle Lysa, appelle du renfort, Alex... Alex... AAAALLLEEEEXXXXXXX »

- *On le perd Sarah, sa pression est en chute libre.*
- *Tenez bon Monsieur; comment s'appelle-t-il dont ?*
- *Je m'appelle Lionel Chartier de la 51è*
- *Lionel.*
- *Lionel, écoutez-moi, restez avec moi.*
- *Qui êtes-vous, je suis coincé avec Alex, quand est-ce que vous arrivez bon sang ?*

Sarah s'affaire à injecter une panoplie de médocs pour empêcher la perte de pression et maintenir le cœur en fonction. « *Vous ne pouvez pas nous faire ça Lionel, vous m'entendez, restez avec nous, vous devez vous accrocher* »

Lionel, se voit dans une glace; le sang coule de son oreille. La pièce où se trouve possède une lumière blanche qui vient de partout et de nulle part à la fois. Les battements de son cœur est la seule chose qu'il entend. Il détourne légèrement la tête pour mieux observer son oreille. Il est inquiet; mais ne parvient pas à maîtriser pourquoi. Il a peur; très peur. Tout change, d'un coup. Il ne se souvient plus qui il est, ni où il est; cela lui est égal; il se sent léger. Il entend des sons étranges; des murmures.

« *... oui tout à fait... nettoyer... rythme cardiaque... pression... oreille...* ». Rien de ce qu'il entend le fait réagir car il vit un moment de plénitude, dans cette pièce où seul lui et les murmures existent.

« *... plutôt rare une histoire semblable, semble dire la voix d'un homme. En effet Marc, cette histoire a fait le tour du globe et les derniers 24 heures ont été chaudement disputés entre le temps et la survie, ajoute une autre personne de sa voix féminine...* »

- *Il a bougé !*

Lysa...! Mais... ouch... qu'est-ce qui se passe, ça fait mal... Lysa tu es là ?

- *Docteur... docteur ?, crie Lysa.*

Non... ne t'en va pas !

Défi #17 – Paul Béland

— Monsieur Chartier ? Je suis la docteure Hannois, si vous m’entendez serrez-moi la main ?

Oui... je vous entends, ne me laissez pas tout seul, j’ai mal... mais qu’est-ce qui se passe... Alex, Alex... je... mais...

— Parfait, écoutez-moi bien Monsieur Chartier, vous êtes à l’hôpital, restez tranquille, nous allons enlever la tuyauterie qui vous empêche de respirer convenablement; ça va ne prendre qu’un petit moment; ce sera désagréable mais vous aller mieux respirer après.

La médecin enlève alors le système respiratoire installé juste au cas où.

— Je suis là mon chéri, je suis avec toi, n’essaie pas trop de bouger, surtout reste calme tout ira mieux dans quelques instants; rassure Lysa.

Lionel ouvre les yeux et lentement les souvenirs reviennent; trop vite malheureusement :

- Alex, tente-t-il de dire la voix éraillée
- Reste calme chéri tout va bien, tu es à l’hôpital
- À l’hôpital, mais il faut du renfort... Alex... il a besoin de moi, je... outch... ma tête!

Monsieur Chartier, je suis la docteure Sarah Hannois, je suis très heureuse d’enfin pouvoir vous parler. Nous avons besoin de votre aide et malheureusement le temps presse. Êtes-vous en mesure de parler ? Votre commandant Charles Bibeau et la lieutenant Sylvie Désilets aimerait vous parler de ce qui s’est passé lors de la manifestation d’hier.

- Hier ?, quel jour on est ?
- On est jeudi... mais il est impératif que vous parliez à vos supérieurs

Le commandant Bibeau à la cheffe arrive aussitôt près du malade. Sans attendre, les questions débutent avec la lieutenant Désilets.

- Lionel, je suis très heureuse que tu es pu t’en sortir...
- Comment va Alex ? Comment va-t-il, où est-il...il va bien ?

Le commandant prend la parole sans attendre, le temps presse, il le sait.

— Lionel écoute-moi bien, je vais te donner des nouvelles d’Alex mais seulement après que tu m’as expliqué ce que tu sais sur les militants.

- Les militants ? Ce gang de malade... Ils m’ont frappé, torturé... outch... j’ai mal à l’oreille.

Lionel touche son oreille mais elle est enveloppée d’un cocon qui l’empêche de bien entendre. La docteur Hannois prend la parole.

— Vous avez un implant dans votre oreille Monsieur Chartier, il s’agit d’un dispositif relié à la température corporelle ainsi qu’à vos battements cardiaques. L’oreille est très sensible et le dispositif est accroché aussi à la peau intérieure. Nous ne pouvons pas le retirer. La lieutenant prend alors la parole

— Il s’agit d’une forme de détonateur; qui fera sauter, selon ce que disent les militants, une bombe... mais on ne sait pas où elle est. On veut savoir s’ils t’on dit quelques choses; si tu

Défi #17 – Paul Béland

as des souvenirs d'une conversation quelconque; une piste pour trouver la bombe et aussi trouver... Alex.

— Quoi Alex... vous ne l'avez pas trouvé ?

— Non Lionel, ajoute le commandant, essaie de te souvenir de ce qu'ils disaient quand tu étais captif.

— Alex... non Alex... je ne pouvais pas bouger, je ne pouvais rien faire... j'étais paralysé...; Lionel se mit à pleurer. Je me sens tellement impuissant... et surtout tellement coupable de ne pas avoir pu agir.

— Lionel, concentre-toi, durant ta captivité, qu'as-tu entendu ?

— Quoi ? J'étais captif ? Pendant combien de temps ?

— Une couple d'heure, rétorque Désilets, on t'a trouvé près de ton véhicule, ensanglanté; mal en point disons. Une lettre était accrochée à ton veston; ça disait qu'il fallait que tu survives et que l'implant allait faire sauter l'édifice si :

1. Les battements de ton cœur arrêtent
2. Le sang ne s'oxygène plus
3. La température de ton corps descend sous les 34 degré Celsius.

Lionel reste bouche-bée et porte la main sur son oreille.

— Mais..., s'interroge Lionel, de quel édifice s'agit-il.

— C'est là que tu intervies, rajoute Bibeau; il faut que tu nous donnes des indices.

Le détective regarde son épouse qui fait son possible pour ne pas pleurer.

— Il faut que tu saches une autre chose aussi, ajoute Bibeau, nous avons d'ici ce soir 23 heures pour retrouver de quel édifice il s'agit, sinon le dispositif dans ton oreille implosera. Je doute que tu connais la suite... Nous ne pouvons pas extirper le dispositif de risque de faire exploser l'édifice. On a vraiment besoin de connaître tout ce qu'il te vient en mémoire.

Lionel se concentre tant bien que mal. Il est 15h. Il se souviens de quelques détails mais sans plus. Une salle blanche... les souliers d'Alex... la branche dans sa bouche... ça il savait maintenant qu'il s'agissait du respirateur... les coups dans l'estomac... les cris...

— Ils criaient : « Les cenols, au feu les cenols »

— Les « cenols », tu en es sûr? demande Désilets.

— Oui, les « cenols », ou bien les ... euh... les Valentines ?

Bibeau se retourne vers sa lieutenant.

— Valentine, la société qui traite la gestion mondiale de l'ADN ?

— Cette compagnie effectue davantage des recherches dans le domaine du clonage animal et on s'en doute, du clonage humain.

Lionel s'intériorise et s'illumine tout d'un coup : « Les cenols »... les « clones »...un anagramme !

Dès maintenant, le branle-bas de combat débute; d'abord une équipe d'intervention tactique se déplace vers les bureaux de Valentine avec l'équipe de désamorçage. L'édifice est aussitôt évacué puis la bombe retrouvée au sous-sol enchevêtré de C4 et d'une minuterie qui est

Défi #17 – Paul Béland

aussitôt maîtrisée et l'engin désamorcée; quoiqu'il ne fût même pas relié au signal provenant du dispositif dans l'oreille de Lionel.

« Alex Baillargeon, policier-détective a été arrêté hier en fin de journée lors d'une enquête sur sa disparition depuis les événements du mois dernier où son coéquipier Lionel Chartier avait été riveté d'un dispositif pouvant faire exploser à tout moment l'édifice de la société Valentine. Les recherches ont permis de découvrir, hors de tout doute, un lien entre la haute direction de Valentine et Monsieur Baillargeon. L'objectif du policier-détective était de faire fondre les actions de la société pour profiter d'en faire des achats sous un nom fictif et profiter ainsi d'une remonté boursière... qui somme toute, n'arriverait jamais... »

Rina Horowitz

Défi 17

Mots imposés: Militant, Coupable, Branche, Hier, Dispositif

18 décembre 2010. Dans six jours c'est Noël, mais cette année encore, Hélène Montois ne prendra pas congé. Hélène n'est ni accro au boulot, ni une militante stakhanoviste. Simplement, les heures travaillées à Noël sont payées double... indispensable complément de cagnotte.

C'est une fin de journée grise, le soleil se couche déjà, quelques flocons virevoltent. Hélène Montois, avance d'un pas lent vers la vieille Lada orange qu'elle a reçu d'amis qui n'en avaient plus l'usage. Elle marche penchée, avec effort, comme si elle luttait contre les rafales alors qu'il n'y a pas de vent et que la neige tombe doucement. Elle porte un duffelcoat à capuche, rouge foncé et un bonnet de laine noir. Dans la main, elle serre le chèque de sa paie mensuelle : 1428€ euros

"une femme de presque trente ans, qui travaille dans la même branche pendant 8 ans, qui a suivi des cours du soir pour améliorer sa capacité de relations avec les malades et pendant 10 mois pour perfectionner son flamand, qui ne glisse pas en douce des sparadraps ou du mercurochrome dans son sac, qui refuse les petits cadeaux des patients, qui ne triche pas sur ses heures, qui n'a jamais la gueule de bois en venant bosser et qui ne s'absente pas pour le moindre bobo, une femme qui fait son boulot depuis 8 longues années, voilà ce qu'elle ramène dans son ménage où l'attendent ses 2 gosses et le chat: 1428€. Des clous! Des clopinettes! Du fric parti avant d'être rentré!

Sans se le penser avec des mots, Hélène sait que cette femme-là ne vivra plus longtemps comme ça. Et dire qu'il y a deux ans encore elle remerciait la vie pour ce qu'elle lui donnait, -un boulot, des enfants, une maison, être débarrassée de son mari avec qui tout était trop compliqué- Aujourd'hui elle porte ces dons comme un fardeau, et à cause de cette gratitude d'autrefois, elle se sent stupidement coupable comme si elle s'était arnaquée elle-même.

Hélène gare sa voiture rue du Viaduc, dans le sens de la descente. Il arrive que le démarreur ne s'enclenche pas et elle n'a pas d'argent pour les réparations. La neige tombe plus fort, en gros flocons mous, la rue blanchit, les chaussures glissent. Elle se dirige vers la maison du coin, belle bâtisse en briques rouges dont le rez-de-chaussée abrite un café nommé avec assez de poésie Le Bistrot du Coin. Elle entre. C'est une longue pièce assez large et bien éclairée, le bar se tient sur toute la longueur salle. Face au bar, six tables carrées, certaines rapprochées deux à deux et puis derrière, un coin un peu plus sombre, plus intime, avec deux petites tables de deux personnes, et des fauteuils.

La patronne, une femme d'environ 55 ans, bien musclée, dotée d'une majestueuse chevelure blonde, d'une grande bouche aux lèvres pulpeuses et toujours ornée d'une cigarette, c'est la belle et grande et souriante Roseline, un crayon derrière l'oreille. Elle salue Hélène d'un joyeux, "c'est jeudi" et sans attendre approche un verre de Maes, 25cl de la pompe, le remplit et le glisse vers Hélène.

C'est jeudi et comme tous les jeudis, Hélène a confié ses enfants à sa mère et vient passer une heure ou deux au Bistrot du Coin. Une coutume inaugurée il y a longtemps, quand elle était encore mariée, qu'il n'y avait jamais assez d'argent et que les époux avaient tendance à s'en vouloir mutuellement une bonne partie du temps, surtout le soir quand le travail était fini, les enfants couchés et qu'aujourd'hui n'avait apporté aucune amélioration par rapport à hier. Hélène sait que le dispositif du jeudi est une réponse inadéquate à ses problèmes mais elle a beau chercher, elle n'en trouve pas de meilleure. Et maintenant que la situation a changé, qu'elle est seule maîtresse à bord, elle n'est plus nécessaire, elle est vitale.

Hélène a pris place à l'une des tables du fond, elle parle à voix basse à une femme un peu plus âgée qu'elle. Elle s'appelle Viviane Vincent. Veuve à 26 ans, divorcée à 31, elle soigne ses blessures par l'alcool et la compagnie d'hommes de passage, avec qui elle rejoue sans cesse ses mariages et ses divorces. C'est une jolie femme, aux cheveux courts, blonds cendrés, très chic. Elle porte un long pull en cachemire fuchsia sur un pantalon de ski noir. Elle a pris du poids, notamment parce qu'elle boit, mais elle évite de se l'avouer. Ses poignets sont fins et ses mains délicates, elle fait tinter ses bracelets, admire ses longs ongles roses, pendant qu'Hélène continue de parler.

- _ Je ne gagne pas assez.
- _ Toi non plus? Dis-moi, qui gagne assez. Surtout à Noël.

Elles rigolent. Hélène aperçoit Philippe, accoudé au bar. Un brin de tabac de sa cigarette sans filtre est resté accroché à sa lèvre et Hélène éprouve l'envie de l'enlever avec la langue.

- _ Je ne baise pas assez, Viviane, je te jure

Elle éclate de rire et baisse les yeux vers son verre de bière. Elle jette un coup d'œil à la pièce enfumée, pleine de monde et sourit à la cantonade. Le juke-box entonne Henri Salvador, Le travail c'est la santé et la douzaine de clients reprend en chœur : "rien faire c'est la conserver". Ils chantent et rigolent, s'envoient de grandes tapes dans le dos en s'échangeant de larges sourires. Hélène croise le regard de Philippe.

C'est un homme d'apparence banale. On le croiserait au rayon sport ou outillage d'une grande surface sans le remarquer: un ouvrier grand, fort, en bonne forme physique. Des cheveux châtain clair, raides et courts, des traits carrés, des yeux bleu foncé, des petites oreilles et une bouche qu'on est étonné de voir si délicates chez quelqu'un de sa carrure.

La nuit est tombée. Des guirlandes électriques surplombent les rues. Au sol, la neige se transforme en gadoue grisâtres sous les pneus des voitures et les bottes des passants.

Hélène Montois traverse le bistro et descend au sous-sol. Elle se tient toute raide devant le téléphone à pièces. "Oui, je suis déjà passée à la banque et je l'ai encaissé. Ecoute, je vais rentrer un peu plus tard, fais dormir les filles, je les récupérerai demain. Oui, oui, des patins blancs, je sais, j'ai congelé demain, j'irai les chercher elle les aura pour Noël. Je vais manger un bout par ici. Voilà, à demain et merci".

Elle raccroche et suit lentement le couloir jusqu'au toilettes pour dames, se poste devant le petit miroir taché au-dessus du lavabo, y plonge quelques instants son regard, se demande si sur son visage on peut voir ses mensonges, ou ses peurs, ou le trouble de son esprit : mais pourquoi je mens? Pourquoi je me sens encore obligée de mentir à ma mère?

A une centaine de mètres du bar, place Wirtz, un grand immeuble à appartements. Dans la minuscule cuisine du studio du deuxième étage, Philippe sert un gin tonic à Hélène et dégoupille une canette de bière.

- _ Ça fait combien de fois que tu viens ici, Hélène? Une douzaine? Pourquoi toujours cette panique? Que crains-tu à la fin?
- _ Je ne sais pas. J'ai peur des conséquences, du changement... de ce qu'on pense de moi. Mes enfants...Et toi, tu penses quoi de moi? De cette femme qui couche avec toi quelques jeudis par moi, puis s'en va?
- _ Mais rien, enfin que du bien, tu es une femme courageuse, travailleuse, tu t'occupes de ta famille, aimante, que veux-tu que je pense... En plus tu es belle, suave, sensuelle. Je ne pense

que du bien. D'ailleurs, assez pensé...

Le lendemain matin, ils se lèvent tous les deux. Hélène chante sous la douche, elle est heureuse. Mais cette insouciance est de courte durée. En entendant le café couler, elle se rappelle où elle est, ce qu'elle a fait, et le vague malaise qui la taraudait la veille reprend de la vigueur. Elle s'attable le visage sombre.

- Ça suffit, lui dit Philippe, si vraiment tu es si triste de venir ici, merde, ne viens plus. J'ai tout essayé, je comprends ton dilemme mais j'ai ma fierté moi aussi, et une femme déprimée après avoir passé la nuit avec moi, ça m'humilie. C'est bête mais c'est comme ça. Surtout que je t'aime, moi, j'aimerais que nos jeudis deviennent des semaines, des mois. Si pas toi, il vaut peut-être mieux en rester là.

Hélène ne discute pas. Juste un faible, je suis désolée, elle sort, un peu fâchée, un peu soulagée, un peu honteuse, un peu heureuse. Elle ne sait pas trop ce qu'elle ressent et d'ailleurs n'a pas le temps de s'y attarder. Le verglas et la neige ralentissent son pas et d'une certaine manière adoucissent les clameurs matinales de la ville en pleine heure de pointe. Tout est calme, lent, prudent. Elle s'arrête à l'arrêt d'un bus, elle frissonne, comme les quelques personnes qui attendent avec elle. L'ambiance est bon enfant, chacun fait part de ses commentaires sur cette neige inattendue, qu'on n'a plus vu depuis tant d'année, sur l'espoir d'un Noël blanc, etc. La neige fait parler les gens, le froid réchauffe l'atmosphère!

Le bus arrive roule lentement. Une fois de plus Hélène se demande qui elle est, pourquoi elle fait ce qu'elle fait, ou plutôt pourquoi elle ne fait pas ce qu'elle ne fait pas.

Pourtant quelque chose a changé, elle ne sait pas quoi exactement, mais elle le sent. Les gens montent dans le bus, Hélène reste là, dans l'ambiance brouillard d'un jour de neige. Le trottoir salé la veille a pris une couleur de cendres. Hélène regarde la nouvelle neige tomber. Une peinture fraîche sur le passé pollué. Elle sourit, fait demi-tour vers la place Wirtz, le grand immeuble à appartements, sonne au deuxième étage et crie à travers le parlophone: Philippe, c'est moi, la neige et moi, nous nous sommes décidées.